

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LONG ISLAND

COLM TÓIBÍN

LONG ISLAND

Roman

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Anna Gibson



VOIR DE PRÈS

Ce livre a été publié avec le soutien de
Literature Ireland.

L'édition originale de cet ouvrage a été
publiée en 2024 par Picador, sous le titre :
Long Island

© Colm Tóibín, 2024.

© 2024, Éditions Grasset & Fasquelle
pour la traduction française.

© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-738-2

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À Cormac Kinsella

PREMIÈRE PARTIE

I

« Cet Irlandais est revenu, dit Francesca en s'asseyant dans la cuisine. Il a frappé à toutes les portes, mais c'est toi qu'il cherche. Je lui ai dit que tu ne tarderais pas à rentrer, alors il repassera dans une heure.

– Que veut-il ?

– J'ai tout fait pour qu'il me le dise, mais rien. Il a mentionné ton nom, c'est toi qu'il veut voir.

– Il connaît mon nom ? »

Francesca lui adressa un sourire plein de sous-entendus. Eilis appréciait l'intelligence de sa belle-mère, sa finesse et son humour matois.

« Un autre homme, c'est la dernière chose qu'il me faut, dit-elle.

– Et moi donc. »

Cela les fit rire. Francesca se leva pour

partir et, de la fenêtre, Eilis la regarda traverser prudemment la pelouse humide.

Larry reviendrait bientôt du lycée, puis Rosella rentrerait de l'étude, et ensuite elle entendrait le moteur de la voiture de Tony.

Ç'aurait été le moment parfait pour une cigarette. Mais elle avait surpris Larry en train de fumer et avait conclu un pacte avec lui : elle renoncerait au tabac s'il lui promettait la même chose. Elle avait encore un paquet là-haut.

Quand on sonna à la porte, Eilis se leva sans se presser, s'attendant à trouver un cousin des enfants qui voulait que Larry sorte jouer avec lui. De l'entrée, elle vit cependant que la silhouette derrière le verre dépoli était celle d'un adulte. Mais jusqu'à l'instant où elle lui ouvrit et où il prononça son nom, elle n'eut pas l'idée que ce puisse être l'homme dont lui avait parlé Francesca.

« Vous êtes Eilis Fiorello ? »

Elle crut identifier une légère trace d'accent du Donegal ; un prof qu'elle avait eu autrefois à l'école s'exprimait de la même

façon. Tout chez cet homme – son silence, son immobilité, et, maintenant qu’il avait parlé, sa façon d’attendre qu’elle le contredise – lui rappelait l’Irlande.

« C’est moi, dit-elle.

– Ça fait un moment que je vous cherche. »

Son ton était presque agressif. Elle se demanda si l’entreprise de Tony lui devait de l’argent.

« C’est ce que j’ai cru comprendre.

– Vous êtes la femme du plombier ? »

Elle ne vit pas de raison de répondre à une question aussi grossière.

« Il travaille bien, votre mari. Je dirais qu’il est très demandé. »

Il s’interrompit, tourna la tête pour vérifier si personne ne l’écoutait et pointa le doigt vers elle.

« Il a tout réparé chez nous. Il a même fait un peu plus que ce qui était précisé dans le devis. À vrai dire, il est revenu régulièrement à des moments où il savait que la maîtresse de maison serait là et pas moi. Et

il a fait un boulot de plomberie si efficace qu'elle va avoir un bébé en août. »

Il recula d'un pas et, devant l'air incrédule d'Eilis, se fendit d'un large sourire.

« C'est ça, vous avez bien compris. C'est pour ça que je suis là. Et je peux vous dire avec certitude que je ne suis pas le père. Tout cela n'a rien à voir avec moi. Mais je suis le mari de la femme, et si quelqu'un s' imagine que je vais accueillir chez moi le gosse d'un plombier italien pour l'écouter brailler la nuit et faire croire à mes enfants qu'il est venu au monde de façon décente comme eux, il se fourre le doigt dans l'œil. »

Il brandit à nouveau un index vers elle.

« Alors dès que le bâtard sera né je l'amènerai ici. Et si vous n'êtes pas chez vous, je le donnerai à la femme d'à côté. Et s'il n'y a personne dans aucune de vos maisons, là, je le laisserai ici même sur le pas de votre porte. »

Il s'approcha et baissa la voix.

« Vous pourrez dire à votre mari que si jamais je l'entraperçois, où que ce soit, je lui

démolis le portrait avec la barre à mine que je garde à portée de main. Est-ce que c'est clair ? »

Eilis eut envie de lui demander d'où il était originaire en Irlande, comme une façon de ne pas enregistrer ce qu'il venait de dire, mais il avait déjà tourné les talons. Que dire pour attirer son attention ?

« Est-ce que c'est clair ? » lança-t-il de nouveau en arrivant à sa voiture.

Comme elle ne répondait pas, il fit à nouveau quelques pas vers elle.

« Je vous reverrai en août, alors, ou peut-être fin juillet, et ce sera la dernière fois, Eilis.

– Comment connaissez-vous mon nom ?

– Ce mari que vous vous êtes dégoté adore parler, d'après ce que j'ai cru comprendre. Il a tout raconté à ma femme sur votre compte. C'est comme ça que je connais votre nom. »

Si elle avait eu en face d'elle un Italien ou un Américain, elle n'aurait pas su avec certitude s'il proférait des menaces en l'air.

Cet homme-ci aimait s'écouter parler, indéniablement. Mais il y avait autre chose, un côté buté, et peut-être même une certaine franchise.

Elle avait connu de tels hommes en Irlande. Si l'un d'eux devait découvrir que sa femme l'avait trompé et attendait l'enfant d'un autre, il refuserait d'accueillir le bébé.

En Irlande, cependant, il ne pourrait pas aller déposer le nouveau-né devant la porte d'une autre famille. Quelqu'un le verrait, et il recevrait la visite d'un prêtre, ou d'un médecin, ou d'un Garda qui l'obligerait à reprendre le bébé. Mais ici, dans cette paisible voie sans issue, il était tout à fait possible de le faire sans que quiconque s'en aperçoive. Cet homme pouvait réellement mettre sa menace à exécution. Et son ton, ses mâchoires contractées, son regard farouche, tout indiquait qu'il parlait sérieusement.

Après son départ, elle retourna s'asseoir dans le séjour et ferma les yeux.

Quelque part, pas très loin de chez eux, une femme était enceinte de l'enfant de Tony.

Cette femme devait être irlandaise, elle aussi, supposa Eilis sans vraiment savoir pourquoi. Peut-être parce qu'un homme tel que son visiteur était plus susceptible de tyranniser sa femme si elle était irlandaise. Une autre aurait pu lui tenir tête, ou le quitter. Soudain, l'image d'une femme seule venant supplier Tony de les prendre en charge, elle et son bébé, l'effraya encore plus que celle du bébé abandonné sur le pas de sa porte. Mais une fois qu'elle s'autorisa à la visualiser froidement, concrètement, cette deuxième image lui donna elle aussi un haut-le-cœur. Et si le bébé pleurait ? Le prendrait-elle dans ses bras ? Et si elle le prenait dans ses bras, que ferait-elle ensuite ?

Elle se leva et alla s'asseoir sur un autre fauteuil. Cet homme qui s'était dressé devant elle à l'instant, si imposant, si saisissant dans sa matérialité, ressemblait à un personnage qu'elle aurait pu voir à la télévision. Il n'était pas possible que sa maison, parfaitement tranquille l'instant d'avant, ait pu recevoir la visite d'un tel individu.

Si elle en parlait à quelqu'un, elle saurait peut-être que penser, et que faire. Elle eut soudain une vision fugitive de sa sœur aînée, Rose, morte depuis plus de vingt ans. Pendant toute son enfance, elle avait pu aller voir Rose, même pour les plus petits soucis. Rose prenait alors le relais et réglait le problème. Elle ne s'était jamais confiée à sa mère. Et sa mère, de toute façon, était en Irlande et n'avait pas le téléphone. Ses belles-sœurs, Lena et Clara, étaient toutes deux italiennes et proches l'une de l'autre, mais non d'Eilis.

Elle alla dans l'entrée où se trouvait le téléphone. Si seulement elle avait eu un numéro à appeler, une amie à qui décrire la scène qui venait de se jouer ! L'homme, quel que soit son nom, n'en deviendrait pas plus réel. Ce n'était pas cela. Elle n'avait absolument aucun doute quant à sa réalité.

Elle prit le combiné comme si elle allait composer un numéro. Écouta la tonalité. Le reposa. Le souleva à nouveau. Il devait exister une personne qu'elle pouvait appeler.